

QUI SE RESSEMBLE SE RASSEMBLE



Le marchand de bestiaux.—Comment ! Vous avez amené tout ce troupeau sans chien sans clochette ?

Le propriétaire.—Quand c'est mon fils qui les conduit, ce n'est pas nécessaire. Ils ont été élevés ensemble, voyez-vous.

vous en prenez à votre aise avec moi ? voilà une demi-heure, que je fais le pied de grue à votre dévotion.

—Pardon, il n'y a qu'un quart d'heure, riposta Jacques, d'ailleurs, croyez bien que vous avez le temps ; et il accentua ces mots d'un coup d'œil singulier qui frappa notre jeune prétentieux.

—Que signifie ce regard, se demanda-t-il, et haut : D'abord, pourquoi ce contraste avec votre habillement ridicule de ce matin ; que veux dire maintenant ce raffinement de toilette, Mr le gérant ?

—Parce que la mise en vente de la ferme des "Lilas" est pour moi un acte solennel, et j'ai voulu la fêter à ma façon.

Mr Jules haussa les épaules et continua :

—Tout ceci ressemble fort à une mystification.

Jacques sourit alors, profondément blessé dans son orgueil de maître, Jules ne put en supporter davantage.

—Vous venez de mettre le comble à votre impertinence ; maître Jacques, je vous chasse

—Une minute, jeune homme pressé ; vous avez encore besoin de moi : après la présentation, vous me chasserez.

—Pas un mot de plus, sortez, dit Jules.

—Mais, fit le directeur des travaux avec calme, vous ne comprenez donc pas que le notaire ne connaît que moi, et que vous ne pouvez par conséquent, rien sans ma présence.

—Soit ! mais dès ce soir, vous cessez de diriger le personnel.

—Soit ! répéta l'administrateur, à moins que ce soir, je n'aie reconquis mes éperons.

—Jamais ! vociféra Mr Jules.

—C'est ce que nous verrons, dit à part lui le directeur.

—Partons-nous, enfin, grommela le jeune homme.

Jacques ouvrit la porte de la salle à manger donnant sur la cour et Jules Dalin se trouva en présence d'une élégante calèche à double attelage. La vue de cet équipage le dérida.

—Ah ! très bien fit-il, est-ce là enfin la voiture d'honneur de la ferme ?

—Oui, répondit Jacques.

—C'est un peu mieux que ce matin, observa notre jeune vaniteux avec satisfaction. Mais que signifie encore ceci et pourquoi tous ces extrêmes : le grotesque ce matin et le luxe après midi ; vous êtes bien singulier ou bien facétieux, maître Jacques.

—D'abord, il n'y avait rien de grotesque, ce matin, pour le pays : mon habillement était celui du paysan bourguignon ; le cabriolet, quoique vieux est le carrosse de voyage de tous les cultivateurs aisés. Si, en ce moment, j'ai fait sortir la calèche en votre honneur, c'est que je voulais que ce jour comptât comme un des agréables de votre existence.

Les mots soulignés furent certainement un

calembourg de la part de Jacques, mais Jules ne parut pas le remarquer.

—C'est égal, je la trouve mauvaise, cette fantaisie-là, Mr le factotum, et vous m'eussiez bien mieux disposé à votre égard, maître Jacques, si ce matin, vous m'aviez fait réception avec le cérémonial de cet après-midi ; cette mise en scène de la gare, était, en effet, bigrement primitive et même ridicule, pour un parisien et héritier de Mr Lormel.

—J'avais mon plan que je vous expliquerai tout à l'heure, répondit le gérant.

—Je comprends ! comment, maître Jacques se permet, lui, serviteur, de faire des expériences sur son maître, et il a l'audace de l'avouer ; c'est là une audacieuse impertinence, monsieur le subordonné, mais j'espère que ce sera la dernière.

—Moi aussi, dit l'autre, en éclatant de rire.

Jules fit un haut le corps.

—Ah ! si je n'avais pas besoin de votre couverture chez mon notaire, dit-il avec colère, comme je vous ferais reconduire, pas gymnastique, par mes valets, sur les confins de ma propriété ; insolent ! mais

patience, vous ne perdrez rien pour attendre...

—Oui, patience, dit Jacques, comme un écho.

—Assurément, pensa Jules, le drôle a une idée qui ne m'est pas favorable, car il rit avec trop d'effronterie.

Puis, tout haut :

—Evidemment, maître Jacques médite une vengeance contre moi, mais je m'en moque comme de l'an quarante, je suis le maître, je suis le plus fort ; oui, je suis propriétaire ! termina-t-il avec enthousiasme, et en se rengorgeant bien autrement que Robinson dans son île.

Pendant ce colloque, nos personnages étaient montés en voiture : ils se firent vis-à-vis. Le cocher, sans livrée, était habillé de noir. La voiture roulait au grand trot, sur l'ordre de Jules, à travers les cultures de la ferme.

Comme on était en mai, tout était levé et la campagne avait revêtu sa robe toute neuve d'éméraude. Les champs de la Côte d'Or se déroulaient dans leur splendide perspective, et exhalaient une enivrante senteur, mais ce spectacle féérique qui eut fait rêver une âme sensible ou poétique, ce qui est tout un, laissait parfaitement insensible notre jeune viveur. Il ne songeait, lui, qu'aux nuits du boulevard, lesquelles, grâce aux lous du bonhomme d'oncle, allait se transformer en nuits orientales, en paradis de Mahomet, pleines d'émotions enchanteresses. La sécurité et le calme de la vie champêtre, la joie de faire le bonheur des bons et dévoués serviteurs de son oncle, tout en édifiant le sien ; la crainte de voir cette belle propriété des "Lilas," une fois vendue, se fondre dans les spéculations de bourse, ou des placements véreux, sans compter les mille occasions, les folles tentations de mordre au caprice ; aucune de ces considérations qui auraient pu faire reculer maints jeunes gens, en face d'une détermination comme la sienne, n'arrêta cet étourdi de Jules. Il ne voyait que Paris, non pas le Paris artistique, littéraire, et savant, où afflue le monde intellectuel, mais le Paris des étourdissements et de la vie brillante, le Paris mondain. Il ne demandait à la capitale des attractions que ses plaisirs, payés si chèrement, quelquefois. Pauvre jeunesse, si tu savais !

La voiture avait quitté le chemin des Lilas et courait maintenant sur la grand-route de Paris à Lyon, qui traverse Dijon.

Le notaire chez lequel était déposé le testament de M. Dalin, son neveu, avait son étude, rue Charles le Téméraire. Arrivée à la porte de la ville, la voiture, au lieu d'y entrer, prit une avenue à droite.

—Qu'est-ce à dire, observa Jules, un instant après, n'aperçois-je pas la gare ? nous n'allons donc pas chez le notaire ?

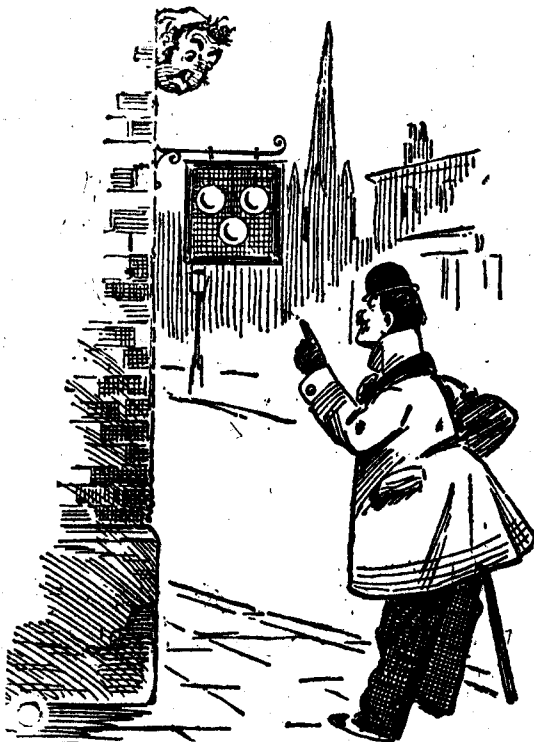
—M. Jules Dalin, commença Jacques, votre oncle, M. Félix Lormel, grâce à son travail, à sa probité et à ses économies, avait acquis, morceau par morceau, cette charmante propriété des Lilas, bien digne de son nom et qui était avec raison,

son orgueil. Il vivait heureux au milieu de ses serviteurs qu'il traitait comme ses enfants et qui le lui rendaient bien, car ils l'aimaient comme un père. Resté veuf sans enfants, et arrivé à l'âge de soixante-dix ans, il songea à s'assurer un héritier digne de lui. Certes, votre oncle aurait pu partager sa terre entre les braves gens qui l'avaient, avec lui, améliorée de leurs sueurs, et avaient été ainsi les pionniers de sa fortune ; il y songea même un instant ; tous, en effet, par dévouement, étaient digne d'être ses héritiers, mais ses loyaux serviteurs ne demandaient qu'à continuer à se dépenser pour le successeur de leur maître, dans l'espoir qu'il serait bon comme lui. M. Lormel n'avait plus de parenté immédiate. Il se rappela alors qu'une sœur, morte plusieurs années auparavant, avait laissé un fils. Ce neveu, il ne l'avait jamais vu ; il ne le connaissait donc ni au physique, ni au moral, et celui-ci ne connaissait pas davantage son oncle ; M. Lormel le rechercha et l'instituait son héritier. Mais comme c'était son droit, il voulut mettre ce neveu à l'épreuve afin qu'on vit s'il était digne de sa fortune, s'il aimerait la vie des champs et si son caractère, et ses goûts le rendraient apte à gérer une propriété aussi importante que les Lilas ; s'il saurait offrir la sécurité à ceux qui travailleraient pour lui et auxquels M. Lormel tenait à cœur d'assurer l'avenir ; en un mot, il voulut que la ferme fut certaine que ce jeune homme aurait assez de sagesse pour administrer son œuvre. Dans ce but, M. Lormel, régla tous les détails de la réception de son neveu ; vous comprenez, maintenant, monsieur, pourquoi j'ai été vous attendre au débarcadère dans un appareil rustique : c'était une épreuve ordonnée par votre oncle. Mais dès le premier mot qu'il m'adressât, je vis de suite que monsieur Jules Dalin n'était qu'un prétentieux ; ses remarques à la ferme sur les goûts et les sympathies de M. Lormel me révélèrent qu'il n'était qu'un sot et un fat, même un insensé ; son irrévérence en parlant de l'oncle qui lui avait conquis la fortune, et son arrogance à l'égard de ses serviteurs, me prouvèrent qu'il n'était qu'un écorché, passez-moi le mot, un gamin, et qu'il serait un mauvais maître et un méchant fermier. Enfin sa folle idée de vendre la ferme sans délai pour courir à la capitale, se livrer à la licence, me confirma que M. Jules Dalin n'était qu'un homme sans principes et sans mœurs. Mais...

ANTIDE.

(A suivre).

DE L'APLOMB



Frédéric Galopin, réveillant un prêteur sur gages à deux heures du matin.—Puisqu'elle m'appartient encore, ma montre, voulez-vous me dire quelle heure qu'elle peut bien avoir dans le moment ?